

THÉÂTRE DES
ZYGOMARS



La question du devoir

- Guide d'accompagnement -

Une coproduction Zygomars - Manège de Mons
Avec le soutien de IThAC, de l'Espace Magh,
de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Région Wallonne



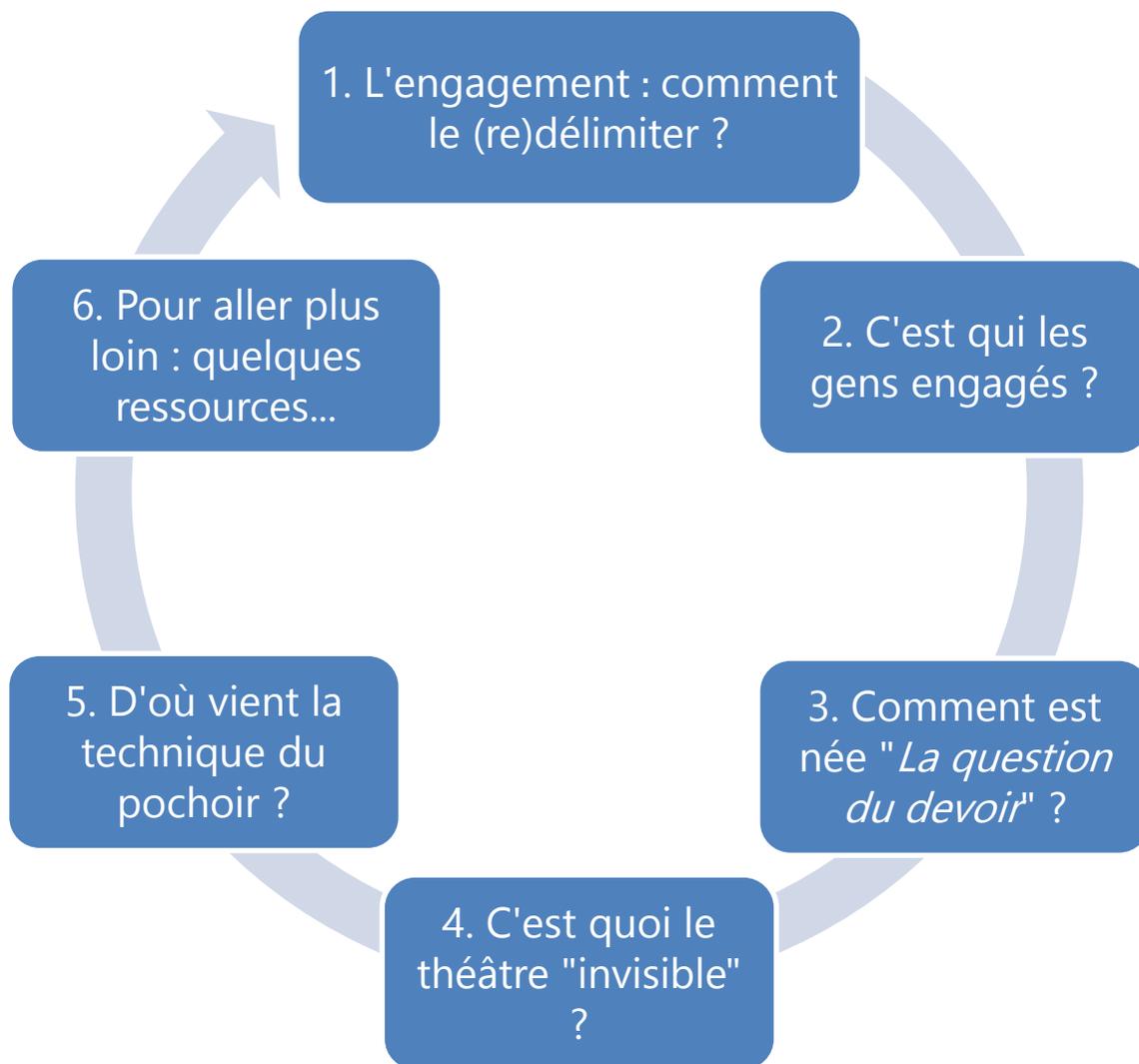
Ce guide d'accompagnement vous invite à prolonger l'expérience de *La question du devoir* sous la forme d'un « parcours » : il se décline en différentes étapes.

Si vous n'avez pas beaucoup de temps, vous pouvez proposer les deux premières étapes à vos élèves, cela constituera déjà un beau contrepoint au spectacle.

Si vous avez un plus de temps, libre à vous d'entreprendre le parcours dans son ensemble. Comme le montre le visuel de la page suivante, vous pourrez choisir de travailler différentes facettes de *La question du devoir*, voire de les travailler toutes !

Cela permettra à vos élèves de conjuguer un certain nombre de compétences transversales (esprit critique, argumentation, curiosité intellectuelle, citoyenneté) avec une ouverture à des questions existentielles et universelles qui les – et nous ! - concernent toutes et tous.

Quel que soit votre choix, ce guide d'accompagnement démarre par un préambule sur l'ado spectateur/spectatrice. Celui-ci a pour but de poser le cadre, en mettant en lumière quelques idées importantes à avoir en tête, lorsqu'on accompagne des adolescent.es au théâtre.



L'ADO : UN(E) SPECTATEUR/TRICE A PART ENTIERE ?

La question du devoir n'est pas un spectacle sur l'engagement, ni sur le devoir. Ni un spectacle sur la prison ou la rédemption. Le but n'est pas de dire aux ados : « Il faut se comporter comme ça, sinon vous serez considérés comme des moutons ». Il ne s'agit pas plus d'un spectacle sur la radicalisation, la perte du courage ou celle de l'esprit de révolte. Car dire de *La question du devoir* qu'il véhiculerait ce type de messages serait terriblement réducteur. Et surtout, cela consacrerait la toute-puissance de la perception de l'adulte sur celle de l'adolescent.

Bien au contraire, se mettre à hauteur d'ado, comme ce spectacle en a l'ambition, c'est accepter que celui-ci soit un spectateur à part entière. Non pas un jeune spectateur ou une espèce de spectateur pas encore tout à fait formé, mais un vrai spectateur, avec sa propre sensibilité, ses propres repères et ses propres perceptions. Même s'il peut, comme tout un chacun, y compris les adultes, devenir de plus en plus spectateur, il l'est déjà.

Lorsqu'on accepte cette idée, il est possible d'accepter que ce que nous, les adultes, voyons dans le spectacle est différent de ce que voient les ados. Là où nous pourrions voir de la violence, du désespoir, de l'absurde ou de la naïveté (avec les connotations que cela peut avoir pour des adultes), sans doute les ados y verront-ils toute autre chose. Et quand bien même ils percevraient ces mêmes thèmes, acceptons humblement qu'ils n'y mettent pas forcément la même charge émotionnelle que leurs aînés.

Créer pour le jeune public, c'est s'adresser à un spectateur à part entière. C'est aussi lui donner à voir et à comprendre autrement le monde. Ce monde tantôt confus, tantôt violent, tantôt beau et si souvent déroutant. Qu'il s'agisse de mots, d'images ou de mouvements, tout concourt à ce que le spectateur prenne plaisir à se laisser guider. Voire à se laisser surprendre par un art qui n'a d'autre ambition que de lui montrer le réel sous un angle qui soit autre. Qu'elle soit verbale, poétique, musicale, visuelle, théâtrale ou chorégraphique, peu importe. Une création jeune public demeure, avant tout, un espace d'exploration où le spectateur, par ce qu'il voit, ressent et comprend, peut donner davantage de sens à ce réel qu'il habite et qui l'habite tout autant.

La question du devoir offre une belle opportunité de goûter à ce plaisir d'être spectateur. Et ce guide d'accompagnement ne s'en considère que comme un modeste contrepoint, permettant aux ados d'interroger, de rebondir et de naviguer parmi quelques-unes des thématiques qui y sont nichées. En se mettant à hauteur d'ados, c'est-à-dire en faisant l'effort d'éviter de projeter nos perceptions/ malaises/ inquiétudes/ doutes/ tabous (biffer la mention inutile) d'adultes sur eux. Ceci afin de leur donner l'occasion de penser par et pour eux-mêmes.

Autrement dit, l'adulte évitera à tout prix la question « Est-ce que vous avez compris le spectacle ? » pour privilégier le « Qu'avez-vous retenu, compris et ressenti dans ce spectacle ? Et en quoi cela peut-il nous donner à réfléchir ? ». Ce faisant, il permettra aux ados de voir qu'un spectacle n'a pas qu'une seule clé de lecture mais bien plusieurs. Et que chacun est libre de chercher la sienne.

1. L'engagement : comment le (re) délimiter ?

Pour pouvoir définir un engagement, il est nécessaire de disposer de *critères*. La liste suivante n'est pas exhaustive, bien sûr, mais elle offre un panorama assez large de ce qui peut caractériser un engagement. Afin de stimuler la réflexion critique des élèves, tous ces critères sont déclinés sous formes de questions philosophiques.

En effet, la philosophie s'attache à explorer des questions universelles, plutôt qu'à donner des réponses « toutes faites », péremptoires et définitives. La dramaturgie et l'écriture de « La question du devoir » ont été alimentées par toutes ces interrogations. De cette manière, il nous semble possible de sensibiliser les adolescent.es à l'intérêt des questions, à leur capacité à mettre en mouvement la pensée.

Entamer un dialogue philosophique avec des adolescent.es constitue une occasion peu commune de mettre en jeu - et en débat - les questions relatives à l'engagement, telles qu'ils/elles se les posent dans l'ici et maintenant. En veillant à laisser la place à leurs idées et à leurs doutes, sans tomber ni dans la complaisance ni le relativisme, ils/elles pourront se réconcilier avec leur intelligence, leur curiosité et leur sensibilité, individuelle et collective.

- L'engagement a-t-il un rapport avec notre **intimité** ? Notre parcours de vie individuel, la manière dont sont tissés nos choix personnels constituent-ils un socle sur lequel peut venir naître un engagement ?
- L'engagement est-il apparu comme relevant d'un **choix** ou s'est-il imposé comme une **nécessité** ?
- L'engagement est-il "**gratuit**" ? La décision de s'engager répond-elle à un espoir de recevoir une "contrepartie" - quelle qu'en soit la nature - ou bien s'agit-il d'un engagement "pur" ?
- L'engagement est-il **légal/légitime** ? Nécessite-t-il de sortir des limites de la loi ou de l'éthique ? Si c'est le cas, peut-il être néanmoins considéré comme légitime ?
- L'engagement s'appuie-t-il sur un recours à la **violence** ? Les **moyens** utilisés sont-ils proportionnés aux objectifs poursuivis ? Autrement dit, la fin justifie-t-elle les moyens ?
- L'engagement est-il éphémère ou s'inscrit-il dans la durée ? Est-il limité à une période de la vie ou bien s'agit-il d'un engagement qui se caractérise par une forme de "**permanence**" ?
- L'engagement a-t-il une portée **collective**, au-delà de l'intérêt personnel ?
- L'engagement implique-t-il des sacrifices/des concessions ? Le cas échéant, s'agit-il de "petites" ou de "grandes" concessions ?
- L'engagement amène-t-il à se retrouver dans une position minoritaire/marginale ? En d'autres termes, nécessite-t-il d'assumer une position qui va à l'encontre du discours dominant ?

- L'engagement est-il lié à un sentiment de "submersion", au sens où il serait né d'une sensation de ne plus avoir de "prise" sur le réel ? Autrement dit, s'agit-il d'un engagement qui naît d'un sentiment de "ras-le-bol" de ne pouvoir faire bouger les choses dans leur globalité, parce que nous serions tellement "petits" pour faire évoluer les "grands" enjeux du monde ?

Afin d'ancrer ces critères dans le réel, nous vous invitons à proposer l'exercice suivant à vos élèves : parcourez la liste de critères et cherchez une figure d'engagement qui correspond à un ou plusieurs critères. En leur laissant le temps de chercher, non seulement dans l'histoire, mais aussi dans l'actualité, il sera possible de voir comment ils/elles « s'approprient » les critères énoncés ci-haut.

En outre, en explorant l'histoire et l'actualité - pourquoi pas dans le cadre d'un exposé qu'ils/elles pourraient réaliser ? – ils/elles pourront également découvrir en quoi l'engagement est un phénomène passionnant, mais aussi complexe. Comme ce sera le cas dans l'étape suivante, il sera également possible de voir à quel point la frontière entre l'engagement « légitime » et l'engagement « problématique » pourra être à la fois délicate à tracer et intéressante à questionner.

Animer une discussion philosophique avec des ados est - a priori - à la portée de chacun.e, à condition qu'il/elle soit attentif/ive à certaines petites choses. La liste suivante - non exhaustive - vise à vous permettre d'amorcer ce dialogue pour qu'il puisse être profitable à tous/toutes, et que l'on puisse y retrouver quelques-unes des vertus d'un dialogue philosophique:

ANIMER UNE DISCUSSION PHILOSOPHIQUE AVEC DES ADOS

1. Un dialogue philosophique n'est pas une discussion de comptoir. Il ne suffit pas d'empiler ou de juxtaposer des opinions pour prétendre faire de la philosophie. Le minimum est à la fois de dire ce qu'on pense, mais surtout, de penser ce qu'on dit

2. La meilleure manière de faire réfléchir chacun et chacune est - entre autre - de veiller à ce que les participants définissent les mots dont ils parlent, donnent des exemples et des contre-exemples, réfléchissent aux conséquences/implications de ce qu'ils disent, reformulent leur propos ou ceux d'autrui pour s'assurer qu'ils soient bien compris ou encore, identifient des critères permettant de classer leurs idées et de les distinguer entre elles.

3. Un tel exercice philosophique aboutit souvent à découvrir qu'il est impossible, fort heureusement, d'arriver à des réponses toutes faites ou identiques pour chacun. Il s'agit davantage de concevoir ces réponses comme un horizon vers lequel tendre plutôt que comme un résultat à obtenir.

4. Enfin, qu'il s'agisse du théâtre, de l'art, de la beauté ou de tout autre sujet à caractère philosophique, il est primordial de profiter de cet exercice pour apprendre à se méfier des évidences, des réponses toutes faites et des discours préfabriqués ; pour apprendre à décrypter les préjugés, les stéréotypes et les erreurs de raisonnement. Tout ceci est en effet un matériau prodigieusement fertile pour une réflexion philosophique.

5. Le but n'est pas de convaincre autrui, mais de le comprendre, de même que de comprendre en quoi les thématiques abordées et les questions qui en découlent nous concernent tous et toutes.

2. C'est qui les gens engagés ?

Identifier et « résumer » des figures d'engagement est un exercice délicat et périlleux. En effet, s'il est parfois - relativement - aisé de « mesurer » à quel point l'engagement de certaines personnes répondait à des intentions « nobles » et « vertueuses », on se rend rapidement compte que, pour d'autres, l'exercice est plus ardu.

Parce que les moyens dont ils/elles se sont servi ont parfois été violents, parce que leurs positions et attitudes ont parfois été à contre-courant des points de vue dominants de leur époque, parce que les principes qu'ils défendaient dans leur vie publique n'étaient pas ceux qu'ils pratiquaient dans leur vie privée. Ou parce qu'ils ont parfois transgressé des lois, au nom de la cause qu'ils défendaient.

En d'autres termes, nous ne souhaitons pas vous dire dans quelle catégorie méritent d'être « classées » les figures présentées ci-après. Il nous semble en effet bien plus excitant de vous laisser faire l'exercice par vous-mêmes et avec vos élèves. De cette manière seulement, il vous sera possible de déterminer les critères propres à chacune de ces catégories...

Nous vous proposons ci-dessous une présentation de quelques-unes des figures d'engagement qui ont nourri notre création, et d'autres plus contemporaines. Vos élèves, bien entendu, sont également invité.es à en proposer.

Vous pouvez inviter vos élèves à approfondir la recherche, à examiner si ces figures correspondent à un ou plusieurs des critères de la liste. Vous pouvez également essayer d'établir avec vos élèves une hiérarchie entre ces critères, afin de découvrir leur point de vue sur ce thème de l'engagement.



Louise MICHEL

Louise Michel alias « Enjolras » est une institutrice, militante anarchiste, franc-maçonne, aux idées féministes et l'une des figures majeures de la Commune de Paris (période révolutionnaire de 2 mois, en 1871 qui, contre le gouvernement, issu de l'Assemblée nationale qui vient d'être élue, établit une organisation ouvrière comme organisatrice de la ville, et gouvernement prolétarien)

Première à arborer le drapeau noir anarchiste, lors de la manifestation des sans-travail, elle popularise celui-ci au sein du mouvement libertaire.

Préoccupée très tôt par l'éducation, elle enseigne quelques années avant de se rendre à Paris en 1856. À 26 ans, elle y développe une importante activité littéraire, pédagogique et politique et se lie avec plusieurs personnalités révolutionnaires blanquistes de Paris des années 1860. En 1871, elle participe activement aux événements de la Commune de Paris, autant en première ligne qu'en soutien. Capturée en mai, elle est déportée en Nouvelle-Calédonie où elle se convertit à la pensée anarchiste. Elle revient en France en 1880, et, très populaire, multiplie les manifestations et réunions en faveur des prolétaires. Elle reste surveillée par la police et est emprisonnée à plusieurs reprises, mais poursuit son militantisme politique dans toute la France, jusqu'à sa mort à l'âge de 74 ans.



Andrée « Dédée » DE JONGH

Dans la Résistance belge, elle a été cofondatrice du réseau Comète, filière d'évasion pour des soldats alliés (particulièrement des aviateurs).

Avec la Française Marie-Madeleine Fourcade, elle est l'une des très rares femmes chefs de réseau de résistance.

Le réseau Comète

Lors de l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes en 1940, elle quitte son travail à Malmedy et revient à Bruxelles pour tout d'abord travailler pour la Croix-Rouge de Bruxelles. Rapidement, elle décide de s'investir dans la Résistance.

Le premier réseau dans lequel elle s'est impliquée ayant été détruit par la police militaire allemande, elle décide avec Arnold Deppé de créer une filière d'évasion vers l'Espagne. Après avoir pris quelques contacts à Anglet, dans la région de Bayonne, Andrée et Arnold tentent, en juillet 1941, un premier convoi vers le sud, accompagnés d'un groupe de Belges qui veulent poursuivre la lutte à partir de l'Angleterre. Andrée a financé le voyage en vendant ses bijoux et en empruntant aux amis et voisins. Arrivés à Anglet, ils confient les évadés à un guide basque qui assure leur passage en Espagne.

En août 1941, Andrée et Arnold font un second voyage, en deux groupes. Arnold est arrêté en France, mais Andrée passe, traverse les Pyrénées avec son groupe, et se présente au consulat britannique de Bilbao pour demander de l'aide pour son réseau. En effet, elle a appris que le groupe précédent a été intercepté en Espagne, que les soldats ont été internés, et se rend compte que sa filière doit avoir en Espagne un point de chute d'où les services britanniques emmèneront les évadés à Gibraltar, puis en Angleterre.

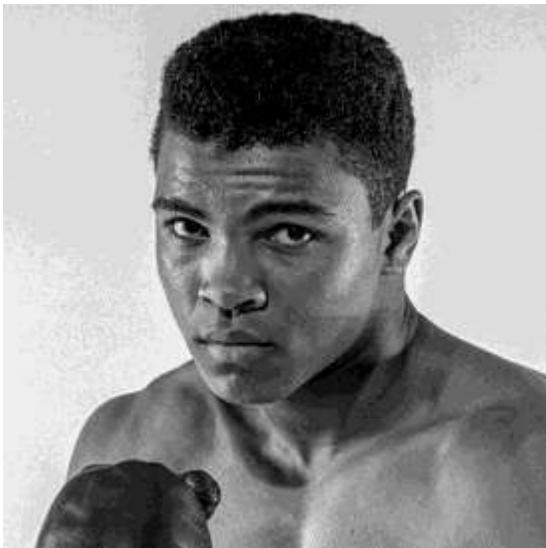
Après trois semaines d'hésitation, les Britanniques décident de faire confiance au *petit cyclone* — comme on surnommait Andrée pour sa capacité à tout emporter sur son passage. Avec ce soutien et l'aide des résistants locaux, elle met en place la « ligne Dédée », rebaptisée plus tard « ligne Comète ». La ligne, qui comptera jusqu'à 3 000 membres, traverse, en partant de Bruxelles, la France puis les Pyrénées jusqu'à l'ambassade britannique de Madrid, qui s'occupe ensuite du transport à Gibraltar. De 1941 à la Libération, la filière permet de faire évader (ou de cacher après

le débarquement) plus de 700 volontaires de guerre, résistants brûlés et soldats alliés, dont 288 aviateurs⁴, et Andrée a accompagné personnellement 118 d'entre eux.

Toutefois la ligne Dédée est infiltrée par un agent de la Geheime Feldpolizei, Jacques Desoubrie ce qui provoque de nombreuses arrestations. « Dédée » quant à elle est dénoncée par un valet de ferme et capturée le 15 janvier 1943 alors qu'elle s'apprête à traverser les Pyrénées avec un groupe d'aviateurs. D'abord emprisonnée à Bayonne, puis au fort du Hâ et à Biarritz, elle est transférée à la maison d'arrêt de Fresnes le 27 mars 1943. Andrée avoue qu'elle est la fondatrice de la ligne d'évasion, mais la Gestapo ne la croit pas, ce qui lui sauve la vie. Elle est envoyée à la prison de Saint-Gilles et déportée en Allemagne en juillet 1943. Elle y est internée dans plusieurs prisons, puis dans les camps de concentration de Ravensbrück et de Mauthausen, d'où elle est libérée par la Croix-Rouge internationale le 22 avril 1945⁵.

Quant à son père, Frédéric (connu dans le milieu de la résistance sous le pseudonyme de « Paul »), il est capturé à Paris en juin 1943 et fusillé au Mont Valérien le 28 mars 1944. La filière sera alors un temps dirigée par Jean-François Nothomb (sous le pseudonyme de « Franco »), fils de Pierre Nothomb, qui sera aussi arrêté le 1^{er} janvier 1944 puis déporté.

Après la guerre, elle entame des études d'infirmière. En 1954, elle part soigner les lépreux au Congo belge puis au Cameroun, à Addis-Abeba en Éthiopie et enfin à Dakar au Sénégal avant de revenir en Belgique en 1981.



Mohamed ALI

Boxeur américain évoluant en catégorie poids lourds. Né sous le nom de **Cassius Marcellus Clay, Jr.**, il le change en Mohamed Ali à l'âge de 22 ans après avoir rejoint la Nation de l'Islam en 1965 au moment de sa conversion à l'islam.

Considéré comme une icône culturelle, Mohamed Ali a été à la fois adulé et vilipendé. Sa vie entière sera marquée par ses combats et prises de positions parfois polémiques : il est l'homme qui a refusé de faire la guerre du Vietnam, lutté pour faire valoir ses

droits et ceux des Afro-américains dans une Amérique rongée par le racisme.

Il remporte à 18 ans la médaille d'or des poids mi-lourds aux Jeux olympiques de Rome 1960. Au milieu des années 60, le boxeur se convertit à l'islam et prend le nom de Mohamed Ali. L'année 1967 marque un tournant: il refuse d'aller grossir les rangs des soldats américains qui vont se battre au Vietnam. "*Ma conscience ne me laissera pas aller tuer mes frères ou de pauvres gens affamés dans la boue pour la grande et puissante Amérique*", lance-t-il. "*Les tuer pourquoi? Ils ne m'ont jamais appelé nègre, ils ne m'ont jamais lynché, ils n'ont jamais lâché les chiens sur moi.*"

(...) *Comment pourrais-je tuer ces pauvres gens? Mettez-moi en prison!*" L'onde de choc est énorme. Héros pour les uns, traître pour les autres, il divise.

La star échappe à la prison mais sera déchue de ses titres et interdit de boxer pendant trois ans et demi. Il ne combat plus pendant près de quatre ans, jusqu'à ce que son appel soit finalement reçu par la cour suprême américaine. "*Mohamed Ali a secoué le monde. Et cela fut une bonne chose pour le monde. Et pour nous tous*", a souligné lors de son décès Barack Obama, premier président noir de l'histoire des Etats-Unis. "*Il a parlé quand d'autres ne le faisaient pas (...) c'est un homme qui s'est battu pour ce qui était juste*".

Mohamed Ali n'était donc pas seulement un sportif. Il est, explique Eldridge Cleaver, membre du Black Panther Party, « *le premier Noir champion du monde ET libre. Ali est un Fidel Castro noir.* » « *Nous n'avions pas l'intention de rejoindre la Nation [of Islam],* précise la militante africaine-américaine Jill Nelson, *mais nous admirions Ali pour son attitude. Il refusait d'être le bon nègre, le bon chrétien qui attendait que le gentil Blanc lui donne son su-sucre. On l'aimait parce qu'il était beau et fort, qu'il avait une grande gueule et qu'il l'ouvrait. Il incarnait nos émotions, notre colère, notre fierté, notre besoin d'être meilleurs que nous ne l'avions été jusqu'à présent.* »

Pourtant, en 1999, il est couronné « Sportif du siècle » par *Sports Illustrated* et « Personnalité sportive du siècle » par la BBC. Il est nommé sportif du XX^e siècle par une assemblée de journalistes internationaux, précédant Pelé. Il reçoit, à Berlin en mars 2005, la médaille de la paix Otto Hahn, au nom de l'Organisation des Nations unies « pour son engagement en faveur du mouvement américain contre la ségrégation et pour l'émancipation culturelle des noirs à l'échelle mondiale ». Il est décoré en 2005 de la Médaille présidentielle de la Liberté, la plus haute distinction civile aux États-Unis.

Au-delà de ses performances sportives, il atteint une notoriété inégalée chez un sportif par son goût du spectacle, sa personnalité provocatrice, ses prises de positions religieuses et politiques, puis son destin personnel. Il est atteint de la maladie de Parkinson à partir de 1984, qu'il expose devant le monde entier lorsqu'il allume la vasque olympique à Atlanta en 1996.

Il meurt le 3 juin 2016 à l'âge de 74 ans.



Carine RUSSO

Carine Russo est fille d'un père emprisonné par les Allemands alors qu'il n'avait pas 20 ans et d'une mère, infirmière *par vocation* et déléguée syndicale. À 2 ans, elle perd son frère aîné, âgé de 5 ans, écrasé sur la route par un chauffard. Le 7 août 1982, elle épouse Gino Russo.

Le 11 septembre 1986, naît sa fille Mélissa qui sera enlevée le 24 juin 1995 par Marc Dutroux. Son corps sera retrouvé en août 1996. En mars 2004 s'ouvre le procès de Marc Dutroux.

Avec les parents de Julie, Carine et Gino ont créé l'association sans but lucratif (ASBL) Julie-Mélissa, qui a, des années durant, travaillé le dossier judiciaire et organisé le soutien de l'opinion. Le 20 octobre 1996, **Carine Russo** coorganise avec d'autres parents d'enfants disparus la Marche blanche à Bruxelles.

Elle sera reprise par *Time Magazine* dans sa liste de European Heroes en 2003.

Lors des élections fédérales du 10 juin 2007, elle se présente sur la liste Ecolo pour le Sénat, où elle récolte 57.747 voix. Elle ne sera pas directement élue, mais cooptée sénateur. Le 11 septembre 2009, elle renonce à son mandat pour des raisons de santé et des difficultés d'adaptation à la vie parlementaire.

En 2016, 20 ans après la mort de Mélissa, elle fait paraître un livre « Quatorze mois ». Carine Russo s'adresse à sa fille Mélissa, de décembre 1995 au 17 août 1996.

<http://www.lesoir.be/archive/recup%3A%252F1293020%252Farticle%252Factualite%252Fbelgique%252F2016-08-16%252Fcarine-russo-20-ans-apres-mort-melissa-avec-ce-livre-je-me-sens-plus-legere#>



ACT UP

Actions coup de poing, slogans provocateurs, humour ravageur... Fondée en 1989, l'association se démarque par son positionnement radical. Le combat militant de l'association Act Up débute dès la fin des années 80 et lutte pour améliorer la vie des personnes atteintes du SIDA. Leur but est de briser le silence qui entoure le virus. Et pour parvenir à leurs fins, ils n'hésitent pas à secouer l'espace publique avec des actions choes. En 1992, Act Up se battait par tous les moyens pour forcer pouvoir et laboratoire à lutter contre le sida.

2017 : sortie du film "120 battements par minute" du réalisateur Robin Campillo qui a transformé son vécu en un récit significatif.

Le film : Ce jour-là, Nathan fait son entrée chez Act Up-Paris. Comme c'est sa première réunion, un militant lui explique d'où vient le mouvement. Des USA.

A quoi, il sert ? C'est un groupe d'activistes, pas d'aide ou de soutien aux malades séropositifs.

Comment il fonctionne ? En assemblée générale : chacun attend son tour pour parler. On n'applaudit pas une intervention mais on claque des doigts; ce qui présente l'avantage de ne pas couvrir la voix. L'AG - on dit la RH (Réunion Hebdomadaire) - est le cœur battant du mouvement. C'est là qu'on décide des nouvelles actions, qu'on débriefe les anciennes et ça fait souvent des étincelles. On écoute et on réagit aux rapports des différentes commissions "médicales", "prison", etc. On brainstorme aussi pour trouver des slogans pour la gay pride. Ça fuse et plus c'est trash, plus ça plaît : "Des molécules pour qu'on s'encule".

Au début des années 90, l'épidémie de sida fait des ravages en France, plus qu'ailleurs. Act Up se bat sur deux fronts. Le front politique où Mitterrand et son gouvernement refusent de prendre la mesure de l'épidémie et les mesures pour la combattre dont une indispensable campagne de

prévention orientée vers les adolescents. L'inertie de Fabius débouchera notamment sur le scandale du sang contaminé.

L'autre front est médical; il s'agit de secouer les laboratoires pharmaceutiques, de les forcer à donner un coup d'accélérateur à leurs recherches. "120 battements par minute" voit Robin Campillo ressusciter une aventure militante, une page d'histoire dans un style quasi documentaire. Par ailleurs, le film dépasse la question du sida et reste bien vivant aujourd'hui car il traite de la question du militantisme. Sur ce terrain, l'expérience de Act Up fait référence. Pour atteindre ses objectifs, l'association a privilégié certaines méthodes, plutôt violentes, spectaculaires, provocantes. Sa stratégie basée sur les actions de guérilla était-elle la bonne ? A-t-elle atteint ses objectifs ?

<http://www.lalibre.be/culture/cinema/120-battements-par-minute-au-cur-de-la-guerilla-anti-sida-5996e08acd706e263f75cc25>

http://www.lemonde.fr/cinema/article/2017/08/22/120-battements-par-minute-la-maladie-la-colere-et-l-energie-en-partage_5174940_3476.html

http://www.lemonde.fr/m-actu/article/2017/08/11/act-up-la-fureur-de-vivre_5171205_4497186.html

<http://www.grignoux.be/films/4599-120-battements-par-minute>

<http://www.sonuma.be/archive/act-s-impose-au-jt>

https://www.rtf.be/lapremiere/article/detail_c-etait-au-temps-des-debuts-de-l-association-act-up?id=9689721

http://www.liberation.fr/france/2017/08/20/didier-lestrade-president-d-act-up-de-1989-a-1992-nos-annees-de-travail-n-ont-pas-ete-recompensees_1590943



Denis MUKWEGE

Quand il était petit, il accompagnait son père, pasteur pentecôtiste, quand il se rendait au chevet de ses paroissiens malades pour les soutenir et prier avec eux. Il se souvient : « *Chaque fois qu'il y avait un malade dans une famille protestante, mon père était sollicité. Il allait voir le patient, priait, le conduisait à l'hôpital s'il le fallait... Et je l'accompagnais.* »

Marqué par cette expérience, il décide de devenir médecin. Alors qu'il doit présenter sa thèse vers la fin de l'année 1983, il entreprend de travailler durant quelques mois dans un hôpital de brousse géré par des protestants à Lemera. Il découvre alors la difficile réalité des conditions de vie des femmes de la région. Chaque jour, les cas rencontrés (grossesses précoces, à répétition...) vont le pousser à s'orienter vers la gynécologie.

Bénéficiant d'une bourse de la *Swedish Pentecostal Mission*, le jeune médecin prend en 1984 la direction de la France afin de poursuivre une spécialisation en gynécologie à l'hôpital d'Angers. Sa

formation terminée, il fait le choix avec sa femme de rentrer au pays car le souvenir des femmes de son pays le hante et il sait que c'est au Congo qu'il sera le plus utile. « *Comment pourrais-je rester ici, avoir la conscience tranquille en sachant que là-bas, les gens manquent de tout, qu'ils ne peuvent compter sur aucun soutien ?* »

Alors qu'il pensait améliorer les conditions de vie des femmes en pratiquant des accouchements et des césariennes, le docteur Mukwege est effaré par ce qu'il découvre sur place. « Les femmes n'ont pas seulement été violées, elles ont été mutilées à l'aide de différents outils. » Depuis 1999 et la première victime de viol qu'il rencontre, c'est plus de 40 000 patientes qui auront été soignées dans sa clinique de Panzi.

Si ce chiffre donne une idée de l'ampleur du drame qui se déroule dans l'est de la République démocratique du Congo (RDC), aucune statistique ne pourra véritablement rendre compte de l'horreur de ce qui s'y passe. En effet, certaines victimes se trouvent être des bébés d'à peine quelques mois seulement, quand d'autres sont des femmes qui viennent se faire soigner pour la deuxième voire troisième fois. Dès lors, le médecin n'a de cesse de dénoncer l'utilisation du viol « comme arme de guerre ».

À côté de la pratique médicale et après avoir formé de nombreux collaborateurs, le docteur Mukwege consacre désormais une bonne partie de son temps à sensibiliser l'opinion publique à la question des violences sexuelles. Partisan d'une prise en charge globale des patientes (en les aidant médicalement mais aussi psychologiquement, économiquement...), il insiste également sur la nécessité pour les victimes de pouvoir revendiquer leurs droits. « *La justice doit être placée au cœur du processus de paix et la lutte contre l'impunité des crimes les plus graves, y compris les crimes de violence sexuelle, doit être renforcée.* »

Son combat lui vaut alors une large reconnaissance de la part de la communauté internationale. Le docteur Mukwege a ainsi accumulé les récompenses et les différents prix.



BANKSY

Sans conteste le plus célèbre des street artists contemporains, il cultive jalousement le secret et l'anonymat. L'artiste qui fait la fierté de sa ville natale, Bristol, est passé en quelques années de la rue aux musées et aux galeries d'art. Pourtant, nul

ne sait, à l'exception de ses proches, qui se cache derrière ce nom...

Voici 5 choses que l'on sait sur cet illustre inconnu.

1- Il fait la gloire de Bristol sa ville natale

L'un des faits certains dans la biographie du mystérieux Banksy est que ce street artist est originaire de la région de Bristol en Angleterre. C'est là qu'il a fait ses débuts, en réalisant sur la

mairie l'un de ses premiers graffitis en 2001. Ce graffiti a été vite effacé, contrairement aux nombreuses autres oeuvres de l'artiste que l'on peut aujourd'hui voir à Bristol notamment le célèbre Well Hung Lover plébiscité par les habitants... En 2009, ils ont voté à 97% contre le retrait de cette œuvre.

2- Il fait des émules

A Bristol mais aussi à Londres et ailleurs, Banksy fait des émules et beaucoup d'autres street artists s'approprient ses techniques. Il utilise en particulier la technique du pochoir qui exige une préparation dans le plus grand secret mais qui permet ensuite d'appliquer des messages sur les murs en 5 minutes...

3- Il reste un illustre inconnu

L'identité de l'artiste reste un mystère car ses amis lui sont d'une fidélité absolue et n'ont pas divulgué l'information. Sans cet anonymat qu'il préserve, il ne pourrait de toute façon pas travailler comme il le fait et semer des messages subversifs sur les murs. On sait simplement qu'il revient souvent incognito à Bristol où la loi du silence autour de son identité est parfaitement respectée. Le facétieux street artist peut ainsi laisser aux autorités un message dans le style "Arrête-moi si tu peux"

4- Son identité inspire des théories farfelues

Comme l'artiste se plaît à brouiller les pistes, les théories les plus farfelues circulent sur son compte. Selon une rumeur lancée par le journaliste Craig Williams en 2010, Banksy ne serait pas une personne mais un collectif. D'autres ont laissé entendre que l'artiste serait le leader d'un groupe qui dénonce le capitalisme et pratique une forme innovante d'activisme poétique.

5- C'est un artiste reconnu et coté

Qu'il s'agisse ou non d'un collectif, Banksy refuse la célébrité. Mais cela ne l'a pas empêché de devenir une star des galeries d'art et une valeur sûre pour les collectionneurs privés comme Damien Hirst ou Angelina Jolie. Le prix de ses œuvres s'est envolé comme en témoigne la vente aux enchères de 2008 où son Keep it Spotless a été adjugé à 1,8 millions d'euros ! Ses peintures réalisées dans la rue sont aujourd'hui reproduites sur toile ou sur papier pour être exposées "indoor" dans les musées du monde entier.

En outre, les différents ouvrages qu'il a publiés permettent de réaliser à quel point la démarche de Banksy est éminemment *politique*. De nombreuses citations de sa part qui circulent sur internet, à portée de clic, en témoignent à l'envi. En voici, parmi d'autres, deux qui nous semblent être des supports pertinents à la réflexion

1. *« Les plus grand crimes ne sont pas commis par ceux qui brisent les règles mais par des gens qui obéissent aux ordres. Ce sont eux qui lâchent des bombes et massacrent des villages »*

2. *« Ceux qui défigurent vraiment nos paysages sont les entreprises qui gribouillent des slogans géants sur les immeubles et les bus pour nous faire sentir inadaptés, sauf si on achète leur truc. Ils veulent pouvoir nous crier leur message à la figure depuis la moindre surface disponible, mais on n'a jamais le droit de réponse. Eh bien, ce sont eux qui ont commencé la guerre et le mur est*

l'arme de choix pour riposter. Certains deviennent flics parce qu'ils veulent rendre le monde meilleur. D'autres deviennent des vandales parce qu'ils veulent rendre le monde plus beau »



Ernesto “Che” GUEVARA

Devenu l'objet d'un véritable culte, incarnation d'un révolutionnaire idéaliste qui a lutté jusqu'à son dernier souffle, condottiere du XXème siècle devenu une icône, les qualificatifs ne manquent pas pour désigner Ernesto Guevara dit "Le Che". Derrière cette figure légendaire se cache à la fois un homme

d'action, théoricien marxiste et acteur politique qui a connu un parcours mouvementé.

Issu d'une famille plutôt aisée, intellectuelle et cultivée, il se destine à devenir médecin en s'inscrivant à la faculté de médecine de Buenos Aires en 1947. En recherche d'aventures et pris d'intérêt pour les civilisations précolombiennes, Ernesto Guevara entreprend un voyage de plus de 4000 km à travers l'Amérique du Sud, accompagné d'Alberto Grenado. Ce voyage⁽¹⁾ joue un rôle décisif dans l'élaboration de son avenir politique, puisqu'il est confronté à des réalités sociales marquantes, telle que la condition des mineurs au Chili.

En 1953, Ernesto entame un second voyage qui va le mener d'abord en Bolivie, en plein bouillonnement politique par les nombreuses réformes sociales en cours, puis au Guatemala. Dans ce pays considéré comme l'un des plus pauvres de l'Amérique Latine, il parfait son éducation politique aux côtés d'une militante péruvienne Hilda Gadea, grâce à qui il découvre la pensée de Mao. Un coup d'état, soutenu par la CIA, éclate au Guatemala : Ernesto est contraint de partir pour le Mexique, où il rencontre Fidel Castro avec qui il partage une analyse « anti-yankee » et se prend rapidement de sympathie.

Le Che décide alors de s'engager aux côtés de celui qu'on appellera le Leader Maximo. Après avoir reçu un entraînement militaire, il débarque à Cuba en 1956 puis reçoit des pouvoirs de commandement en 1958, contribuant activement à la prise de pouvoir de Castro en 1959. Dans le premier acte de la Révolution Cubaine, le Che acquiert donc une réputation de fin combattant et de commandant exemplaire. Une fois le pouvoir du dictateur cubain Batista renversé, le Che, s'il ne va pas occuper le devant de la scène, joue un rôle politique important tout en se radicalisant davantage. Il occupe pendant 6 ans des postes importants et participe à la mise en place d'une économie socialiste. En tant que représentant de Cuba, il se fait connaître par ses qualités d'orateur dans les rencontres internationales. Il devient alors un véritable ambassadeur de la Révolution.

En 1965, alors qu'il devient de plus en plus critique vis à vis de l'URSS, il quitte ses fonctions afin de reprendre la lutte armée au Congo puis en Bolivie. Fidèle jusqu'au bout à ses idées, il meurt jeune et brutalement à la suite de sa capture en Bolivie le 9 Octobre 1967.

(1) A Voir : *Carnets de voyage (Diarios de motocicleta)* est un film brésilien, chilien, américain, péruvien et argentin du réalisateur brésilien Walter Salles, sorti en 2004. Le scénario est basé sur les livres d'Ernesto « Che » Guevara et

d'Alberto Granado qui racontent le voyage à travers l'Amérique du Sud que les deux hommes ont accompli en 1952. Au fil des rencontres effectuées et des injustices sociales et de la misère dont il est le témoin, le voyage transformera radicalement le jeune Che Guevara.



Cédric HERROU

Cédric Herrou est un agriculteur producteur d'olives et un militant français pour l'aide aux migrants.

Il est devenu connu en France et à l'étranger à la suite de son arrestation pour avoir aidé plus de 250 migrants à passer de l'Italie à la France. Cédric Herrou est né en 1979 à Nice, en France et est un fermier qui produit de l'huile d'olive dans la région de Breil-sur-Roya.

En 2015, Herrou a commencé régulièrement à traverser la frontière franco-italienne près de sa ferme pour offrir de l'aide aux réfugiés souhaitant entrer en France⁵. Il a été arrêté plusieurs fois pour cela. Selon le magazine *Valeurs actuelles*, Cédric Herrou serait un « notoire activiste d'extrême gauche ». Au quotidien *Libération*, il affirme voter « soit vert, soit extrême gauche et même socialiste »

<https://www.facebook.com/C%C3%A9dric-Herrou-170777899279992/>

<https://www.youtube.com/watch?v=FAcytHj2sT8>
<https://www.youtube.com/watch?v=3V0AETSKP00>

<https://youtu.be/FF2R5NeH9NM> : **“Roya, l'insoumise“** Au sommaire : reportage dans la Vallée de la Roya où des anonymes bravent la loi pour venir en aide aux migrants et rencontre avec des femmes qui ont su se faire une place dans le petit monde très masculin du vin.
Diffusé mercredi 30 novembre 2016

Cédric Herrou, défi de solidarité

LE MONDE | 10.02.2017 | Par [Henri Seckel](#) (Breil-sur-Roya, envoyé spécial)

Cannes : 156 migrants venus demander l'asile interpellés avec Cédric Herrou

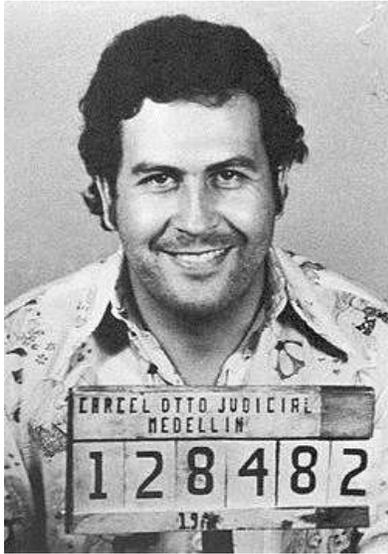
Le Monde.fr avec AFP | 25.07.2017

Le défenseur des migrants Cédric Herrou à nouveau poursuivi par la justice

Cette figure emblématique de l'association de défense des migrants Roya citoyenne a été mise en examen mercredi.

Le Monde.fr avec AFP | 26.07.2017

Le défenseur des migrants Cédric Herrou a été mis en examen, mercredi 26 juillet, pour aide à l'entrée et à la circulation d'étrangers en situation irrégulière, a fait savoir le parquet de Grasse. Il a été placé sous contrôle judiciaire conformément aux réquisitions du parquet et risque jusqu'à cinq ans de prison et 30 000 euros d'amende.



Pablo ESCOBAR

Pablo Emilio Escobar Gaviria, né le 1^{er} décembre 1949 à Rionegro, Antioquia, Colombie, et mort le 2 décembre 1993 à Medellín, Colombie, est un célèbre trafiquant colombien de cocaïne. À la tête du cartel de Medellín, il a été l'un des principaux barons de la drogue dans les années 1980. Son cartel, au sommet de son activité, fournit environ 80 % de la cocaïne consommée aux États-Unis, faisant un chiffre d'affaires annuel de 21,9 milliards de dollars. Souvent appelé, « le Roi de la Cocaïne », il est le criminel le plus riche de l'Histoire, avec au début des années 1990 une fortune nette connue de 30 milliards de dollars¹ (équivalent à 54 milliards de dollars en 2016), faisant de lui un des

hommes les plus riches au monde à cette époque.

Escobar est né à Rionegro, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Medellín, et grandit dans la banlieue de cette dernière. Après avoir brièvement étudié à l'Universidad Autónoma Latinoamericana (es) de Medellín, une université privée créée en 1966 sur une dissidence de l'université de Medellín, il la quitte sans obtenir de diplôme et choisit de se lancer dans une carrière criminelle. Il débute dans la vente de cigarettes de contrebande, à vendre de faux tickets de loterie et participe à un réseau de vol de voitures. En 1970, il commence à travailler pour différents contrebandiers, souvent en kidnappant contre rançon avant de se lancer dans le trafic de cocaïne. Il est le premier, en 1975, à établir des connexions de routes de contrebande en direction des États-Unis. Sa pénétration sur le marché américain de la drogue se fait de manière exponentielle, en raison de la demande croissante de cocaïne. Dans les années 1980, il exporte mensuellement 70 à 80 tonnes de cocaïne de Colombie vers les États-Unis. Son réseau est connu sous le nom de cartel de Medellín qui se retrouve opposé à d'autres cartels locaux ou étrangers. Il en résulte un grand nombre d'assassinats de membres de réseaux concurrents mais également d'officiers de police, de juges et de politiciens locaux et nationaux.

En 1982, il est élu comme membre en alternance de la chambre de députés de Colombie pour le Parti libéral colombien. Il entreprend aussi la construction de nombreux hôpitaux, écoles et églises dans l'ouest de la Colombie, lui faisant gagner une notoriété auprès de l'église catholique et des populations des villes qu'il fréquente. Cependant l'importance de son activité de trafiquant fait qu'il est recherché par les gouvernements colombien et américain. Son influence grandissante plonge la Colombie dans un cycle de violence sans fin. À tel point que la Colombie devient un des hauts lieux mondiaux du meurtre. Activement recherché, il est tué le 2 décembre 1993 à Medellín par la police nationale colombienne, le lendemain de son 44^e anniversaire².



WikiLeaks

C'est une organisation non-gouvernementale fondée par **Julian Assange** en 2006 dont l'objectif est de publier des documents ainsi que des analyses politiques et sociales à l'échelle du monde. Sa raison d'être est de donner une audience aux lanceurs d'alertes et aux fuites d'information, tout en protégeant ses sources. Plusieurs millions de

documents relatifs à des scandales de corruption, d'espionnage et de violations de droits de l'homme concernant des dizaines de pays à travers le monde ont été publiés sur le site internet depuis sa création.

Mai 2017

On l'avait presque oublié. Julian Assange vit reclus depuis 2012 dans l'ambassade d'Equateur à Londres par crainte d'une extradition. Le fondateur de Wikileaks s'est rappelé au bon souvenir de la presse aujourd'hui, après l'annonce de l'abandon des poursuites de la justice suédoise à son rencontre dans une affaire de viol.

Mais au-delà du sort de Julian Assange, ce rebondissement est l'occasion de s'interroger sur Wikileaks et son travail. Le site fonctionne comme un organe de presse : il ne pirate pas lui-même les sites pour obtenir les documents secrets qu'il diffuse, mais il est dépositaire des documents qui lui sont confiés, puis il décide de les publier ou non.

Sur l'année écoulée, Wikileaks a diffusé des documents qui ont touché la campagne présidentielle américaine, en défaveur d'Hillary Clinton. Il y a ensuite eu ces documents confidentiels de l'équipe de campagne d'En marche, le mouvement d'Emmanuel Macron. Deux "fuites" imputées à la Russie.

"Wikileaks lutte contre un pouvoir mondial dominant"

"Le pouvoir politique américain, d'abord, et un complexe mondial qui s'y est ajouté : des sociétés financières, informatiques, des sociétés privées de sécurité et des sociétés juridiques. Pour l'avoir rencontré, je crois que Julian Assange considère que c'est ça, le danger principal pour l'avenir du monde : ce complexe qui s'étend et qui pourrait intervenir dans la vie, la vie privée de tous et partout sur la planète."

Pour Marc Molitor, le fondateur de Wikileaks partirait d'un raisonnement assez classique : *"Dénoncer ce complexe mondial dominant, et utiliser à cette fin les données reçues de la part d'autres personnes, peu importe de quel bord elles soient."*

https://www.rtbf.be/info/dossier/la-premiere-soir-premiere/detail_affaire-julian-assange-wikileaks-est-il-instrumentalise-par-la-russie?id=9610573

L'argent des « stars » : un engagement ou pas ?

Aux yeux des adolescent.es, certains grands sportifs sont des exemples d'engagement. En effet, quand des stars comme Cristiano Ronaldo ou Lionel Messi décident d'investir une partie de leurs revenus pharaoniques dans des fondations ou des projets qui bénéficient à des enfants défavorisés de leur pays d'origine, cela semble illustrer une démarche d'engagement. Toutefois, n'est-il pas important d'évaluer s'il s'agit réellement d'un engagement ? Quand les mêmes « stars » dissimulent également une partie de leur fortune dans des paradis fiscaux – échappant ainsi à l'impôt, seule garantie d'une redistribution équitable - ne s'agit-il pas d'une contradiction insupportable ? Par ailleurs, peut-on réduire l'engagement à la capacité à « donner » une partie d'un salaire d'une ampleur par ailleurs démesurée, pour être qualifié de personne engagée ? N'est-il pas davantage crucial de pouvoir penser l'engagement au-delà de la richesse et du pouvoir que procure l'argent ? Autrement dit, poser la question de l'engagement nécessite parfois de regarder « au-delà » des réponses en apparence évidentes et univoques, pour détecter les « angles morts » de la pensée. De cette manière seulement, il sera possible de s'aventurer sur les chemins d'une pensée exigeante et nuancée.

3. Comment est née *La question du devoir* ?

En janvier 2015, suite aux attentats contre Charlie Hebdo à Paris, l'équipe du Théâtre des Zygomars nourrit l'envie urgente de lancer un projet à destination des adolescents et des jeunes adultes, qui allierait le théâtre et la philosophie, qui créerait un espace/temps artistique permettant le dialogue et la réflexion critiques. A ce stade, Il n'y avait ni histoire, ni forme précise. La seule certitude était que, bien que cela ait été un déclencheur, nous ne parlerions pas dans le spectacle de l'engagement djihadiste. Nos questions se voulaient plus ouvertes et nous ne souhaitions pas, en « collant » à cette actualité tragique, figer le débat.

Rapidement, dès le début du projet, des pistes concrètes se sont esquissées :

- Il serait joué, autant que possible, dans l'enceinte des écoles, mais également dans des lieux culturels
- Il serait un mélange théâtre et débat philosophique, à part égale et dont chaque partie n'aurait de sens qu'en présence de l'autre
- Il serait l'occasion de soulever des questions et non d'apporter des réponses;
- Il y aurait une comédienne et un philosophe à chaque représentation
- Il ne s'agirait pas de présenter un catalogue de personnages “engagés” mais il serait néanmoins possible d'en utiliser comme matière à jeu et/ou discussion
- Si “message” il y avait, il serait que la pensée, pour être féconde, doit être en mouvement constant, et qu'elle se construit grâce aux échanges

La notion centrale est celle de *l'engagement*. Quelles significations a-t-il pour les jeunes adultes ? Qu'est-ce qui motive un engagement ? Où trouve-t-il sa source, ses sources ? Y-a-t-il une impulsion commune quelle que soit la nature de l'engagement ?

S'il s'agissait de se produire, notamment, dans les établissements scolaires, il était nécessaire qu'au moins en partie nos périodes de création, s'y déroulent. Nous avons trouvé une école partenaire, l'Institut des Ursulines, une école technique et professionnelle à Molenbeek. Nous avons décidé à cette période des grands axes dramaturgiques du spectacle.

Durant l'année scolaire 2016-2017, deux semaines de résidence ont eu lieu aux Ursulines. En coproduction avec *Mars (Mons Arts de la Scène)*, nous avons également travaillé en résidence à Mons, dans deux Hautes Ecoles (HE Condorcet et HEH), et deux écoles secondaires (Athénée Royal et Athénée Marguerite Bervoets). Cette période, par le biais d'allers-retours entre les répétitions et les « tests » en classe, a permis d'affiner les choix dramaturgiques, le texte et les options de jeu et de mise en scène

La dernière période de répétitions s'est déroulée en résidence « hors-école », aux Abattoirs/centre culturel de Namur et au Théâtre de la Montagne Magique à Bruxelles. Le spectacle/débat a été présenté aux Rencontres de Théâtre Jeune Public de Huy en août 2017, en parallèle de la programmation officielle, en raison de sa forme atypique.

Un projet de théâtre et de philosophie

La philosophie est au cœur de cette proposition artistique, à la fois au niveau du fond et de la forme.

Sur le fond, l'équipe a fait le choix de s'appuyer sur Gilles Abel, philosophe spécialiste des pratiques de philosophie avec des enfants et des adolescents. Sa contribution se traduit à la fois dans les réflexions préalables à l'écriture du spectacle, mais aussi dans son regard et ses apports durant la phase de création à proprement parler. Sans oublier - bien entendu ! - dans l'animation des discussions philosophiques qui font partie de la représentation.

En donnant à la philosophie une place tout au long du processus, il s'agit de mettre en lumière la manière dont elle peut nourrir tant le temps de la création que celui de la représentation. Elle permet en effet de rendre saillantes certaines des questions que soulève la notion d'engagement.

Notre volonté est en effet d'aborder cette thématique - hors de toute volonté moralisatrice ou désireuse d'imposer aux adolescents des réponses par trop paternalistes - par le prisme des questions.

Notre souhait est en effet de réhabiliter et de revaloriser la puissance de certaines questions, même quand elles sont dérangeantes : de les toujours les préférer au confort des certaines réponses en apparence rassurantes. Questionner, réfléchir, déconstruire ou bousculer sont en effet autant de manières de mettre la pensée en mouvement. Et, ce faisant, de lutter contre les conditions propices à l'inertie, au fatalisme ou à la résignation.

Djihadisme et engagement : un terrain « miné » ?

La philosophie a ceci de particulier qu'elle permet de donner du sens à toutes les questions et problématiques qui affleurent dans la vie quotidienne. Toutefois, il arrive que certaines thématiques soient tellement omniprésentes, voire « saturent » la réalité qui nous entoure, qu'elles en deviennent « aveuglantes ». Prendre du recul par rapport à celles-ci pour pouvoir les déconstruire et les décrypter devient donc parfois un tour de force.

C'est pour cette raison que, depuis le début de la création de « *La question du devoir* », nous avons voulu mettre « à l'écart » la question du djihadisme et du fanatisme islamiste. Non pas dans une quelconque volonté de censure, mais plutôt dans une envie de pouvoir inscrire la thématique de l'engagement dans un cadre plus « large » que celui dont nous « gave » l'actualité depuis maintenant quelques années.

En effet, comme nous souhaitons réconcilier les ados avec leur intelligence et leur statut « d'acteur/trice » de la société, il nous est apparu plus judicieux de ne pas se laisser engoutir dans un sujet comme celui du lien entre engagement et djihadisme. Car c'est en interrogeant l'engagement dans ses dimensions plus larges que celles dans lesquelles nous enferment parfois l'actualité, qu'il sera selon possible de construire une réflexion audacieuse et authentique avec les adolescent.es.

La création de ce spectacle s'est déroulée en résidence dans plusieurs écoles d'enseignement secondaire et supérieur : l'Institut des Ursulines à Molenbeek, l'Athénée Royal, l'Athénée Marguerite Bervoets, la Haute Ecole Condorcet et à la Haute Ecole en Hainaut à Mons. Elle a également bénéficié du soutien d'élèves des Institut Notre-Dame et Institut Sainte-Ursule à Namur, de l'Académie d'Ixelles et du Collège Saint-Guibert de Gembloux.

4. C'est quoi le théâtre « invisible »

En assistant à « *La question du devoir* », le public ne sait pas tout de suite qu'il s'agit de théâtre. Il pense participer à un atelier pochoir, venu interrompre le cours initialement prévu par leur professeur. Cette façon d'amener le théâtre pour provoquer le débat s'appelle *théâtre invisible*.

Il a été inventé en Amérique latine par Augusto Boal, à un moment où il devenait trop dangereux de militer de façon traditionnelle ouvertement. Il fut le fondateur du mouvement "***Le Théâtre de l'opprimé***" qui est désormais répandu à travers le monde entier. Cette forme de théâtre souhaite aider à lutter contre toutes les formes d'oppressions pouvant exister dans les sociétés humaines. Plus encore, il entend réveiller l'esprit de contestation indispensable à une société organisée :

"Le grand mérite du théâtre de l'opprimé est de créer le doute, de ne pas donner de certitude (et celle-ci doit venir, au mieux, après le doute, jamais avant). Si tu donnes la certitude avant le doute, tu ne réponds à aucune nécessité. Le théâtre politique d'avant était univoque, il donnait les bonnes réponses. Ce que nous essayons de faire aujourd'hui, c'est de poser les bonnes questions, la meilleure d'entre elles étant à mon sens : quelle question voulez-vous vous poser ?" A. Boal

On joue une scène au milieu de gens qui ne sont pas des spectateurs : dans la rue, la queue d'un cinéma, un restaurant, un marché, un train... Ceux qui se trouvent là assistent à la scène par hasard et ignorent qu'il s'agit d'un spectacle.

Il s'agit de provoquer dans la réalité une situation conflictuelle qui pose un problème politique afin de rendre *visible* une violence *invisible* : par exemple, c'est très violent si alors qu'il y a à manger pour tout le monde, des gens meurent de faim. Toutes ces violences qu'à force de voir, on ne voit plus : contre les immigrés ou contre les femmes, par exemple.

Une scène de théâtre invisible cherche à provoquer un débat en paroles et en actes, à savoir ce que pensent les gens sur un problème, dans un lieu et à un moment donné. On cherche également à susciter, comme dans le théâtre-forum, des réactions de révolte et de solidarité.

Chaque expérience de théâtre invisible est différente. Par la caméra cachée, on veut vérifier que les êtres humains sont cons et prévisibles ? On le vérifie. Par le théâtre de l'invisible, on veut vérifier que la solidarité existe, et qu'on ne peut jamais prévoir les réactions des gens ? On le vérifie aussi. Le regard de l'observateur-e influence donc ce qui est observé. Avec le théâtre invisible, on pose une question, on ouvre une brèche, et on laisse surgir l'imprévisible. C'est encore une façon de briser la fatalité.

Le théâtre invisible est donc une forme de spectacle dont la particularité est de se jouer dans la scénographie naturelle de la réalité, pour des spectateurs qui ignorent qu'il s'agit d'un acte théâtral. Une scène de théâtre invisible demande un travail minutieux de préparation. Un sujet d'actualité, la mise en évidence de ses conflits, le choix du lieu où elle sera jouée. Cette technique porte les acteurs à un dialogue direct avec les gens, sans filet de sécurité. La troupe qui décide de jouer un théâtre invisible doit avoir un profond sens d'éthique vis-à-vis des gens et du sujet traité dans le développement de l'action. Les interrogations jouées doivent absolument faire partie de

ses propres préoccupations, ses vraies interrogations, pour éviter toute manipulation des personnes qui répondent à l'action des acteurs.

Comme le dit lui-même Augusto Boal dans l'avant-propos de son célèbre ouvrage « *Le théâtre de l'opprimé* » :

« J'ai voulu montrer que le théâtre, dans son intégralité, est nécessairement politique parce que toutes les activités de l'homme sont politiques et que le théâtre en est une. Qui tente de séparer théâtre et politique tente de nous induire en erreur- c'est une attitude politique.

J'ai aussi voulu donner quelques preuves du fait que le théâtre est une arme. Une arme très efficace. C'est pour cela qu'il faut lutter pour lui. C'est pour cela que les classes dominantes essayent de façon permanente de confisquer le théâtre et de l'utiliser comme instrument de domination. En agissant ainsi, elles déforment le concept même de théâtre. Mais le théâtre peut aussi être une arme de libération. Pour qu'il le soit, il faut créer des formes théâtrales adéquates ».

5. D'où vient la technique du pochoir ?

Le pochoir s'inscrit dans une histoire qui va de la Préhistoire au StreetArt, en passant par le Japon millénaire, le Moyen-âge et la conquête du Nouveau Monde. C'est une technique rudimentaire de reproduction et d'impression par découpe de la forme à reproduire. Au cours des siècles les matériaux utilisés furent des plaques de bois, du papier huilé, des feuilles de métal et aujourd'hui du PVC.

Son histoire est intimement liée à celle de la sérigraphie et de l'imprimerie. Cette technique, au principe et à la mise en œuvre très simple, a souvent été combinée avec la gravure sur bois et la coloration au pinceau.

Les premiers pochoirs connus sont des mains humaines dont on peut voir des traces dans des grottes préhistoriques, certaines ont près de 40.000 ans. Vers 105 après JC, les Chinois inventent le papier et dans les siècles suivants ils « impriment » des images à partir de gravures sur bois rehaussées de couleur avec des pochoirs découpés dans des écorces ou du papier vernis. Les Chinois, puis surtout les Japonais, utilisent le pochoir pour la coloration des tissus de vêtements souvent richement décorés.

L'art du pochoir voyage au Moyen-Orient le long des routes commerciales de l'Asie et arrive en Europe au Moyen-âge. Il sera utilisé dans la décoration des églises et la coloration des manuscrits enluminés.

L'origine du mot *pochoir* provient sûrement des « pochons », brosses utilisées pour déposer la couleur sur une planche gravée en relief destinée à l'impression. Pour rendre cette opération plus rapide on utilisait des morceaux de carton dans lesquels on découpait la forme de la zone à colorer. Alors que le mot anglais *stencil* provient du latin *scintilla*, l'étincelle. Il est probable qu'il désignait l'une des toutes premières vocations du pochoir : consteller d'étoiles les voûtes des églises médiévales. En effet on trouve, dans les églises et dans les maisons romanes et gothiques, souvent décorées de peintures murales, des vestiges de ces peintures où certains fonds et frises ont été réalisés au pochoir.

A partir du 15^{ème} siècle la technique du pochoir est conjuguée à celle de la gravure sur bois, elle permet l'impression de couleurs en aplat. Ce système est appliqué à l'impression de cartes à jouer, de gazettes et surtout de papiers muraux. Aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles, l'art décoratif populaire utilise aussi le pochoir directement sur les murs, les lambris ou le mobilier.

Au 19^{ème} siècle, les immigrants du Nouveau Monde vivent de façon très rudimentaire et décoorent leur intérieur avec les matériaux trouvés sur place. Ils utilisent du papier huilé pour créer des pochoirs et fabriquent des couleurs avec des minéraux, du charbon de bois, de la brique ou du lait caillé. Ils puisent dans leur propre culture populaire pour créer des motifs décoratifs composés de fleurs, fruits, sirènes, licornes, étoiles, aigles, drapeaux... Des artistes itinérants, spécialisés dans l'art du pochoir, proposent leurs services pour décorer murs et meubles, ce qui développe une véritable culture ornementale.

Mais bientôt, tapis, tissus et papiers muraux mécaniques remplacent les délicats décors au pochoir. Cet art perdure malgré tout grâce à la manufacture créée en 1818 par Lambert Hitchcock à Hitchcockville – Connecticut qui produit des chaises décorées manuellement au pochoir. Cette usine ferme ses portes en 2006 après avoir fabriqué des chaises décorées par millions et encore très recherchées aujourd'hui.

Depuis les années 80, en particulier en France, le pochoir est utilisé par des artistes dits de *l'art urbain* ou StreetArt, qui s'expriment au travers d'impressions de pochoirs sur les murs des villes. Parmi les plus connus, on peut citer Blek le rat, Jef Aérosol, Miss Tic, Jérôme Mesnager, Mosko, Néo et, bien entendu, Banksy.

Depuis la plus haute antiquité, le pochoir a été un moyen technique, un outil de représentation graphique et symbolique : les mains apposées sur les parois des cavernes à Gargas ou en Patagonie, soulignées par des pigments soufflés sont les ancêtres des graffitis qui hantent Paris à la fin du 20ème siècle.

Bien avant Blek le rat, Miss Tic et autres anonymes de la nuit, le pochoir a eu des applications militaires (caisses à munitions...), utilitaires (Haut et Bas) ou décoratives.

C'est avec les slogans politiques que le pochoir s'est approché de sa forme actuelle. Les affiches se déchirant, l'imprimerie étant chère, les affichages politiques des petits partis se font au moyen de pochoirs : distribués dans des revues ou des réunions de militants, ces pochoirs "à découper" ont permis à des images ou des slogans de s'afficher sauvagement et clandestinement. Mai 68 a été l'année du pochoir slogan et des phrases massues.

On pense aux slogans politiques en Amérique latine, au Chili pendant les années Allende. Plus proches de nous, et beaucoup moins politiques, les lapins, cloches et Œufs de Pâques, pères Noël joufflus et autres rennes bombés en fausse neige et qui fleurissent sur les vitrines des jours de fête.

Si on résume les caractéristiques qu'offre le pochoir : rapidité d'exécution, reproduction fidèle d'un modèle prédécoupé, possibilité de varier la couleur (ou les combinaisons de couleur), maniabilité de la grille et capacité à être décliné sur des supports variables, on voit qu'il s'agit d'un vecteur irremplaçable pour un message visuel ou écrit, chargé de symboliques et à portée de tous.

Dans le pochoir, l'expression artistique se situe à deux niveaux :

- dans la conception et la découpe de la grille, qui fait appel à des qualités de dessin. Cela s'apparente au travail du photographe. Il faut concevoir une image en "valeur" et transformer les ombres en vides par où passera la peinture.
- dans le passage à l'acte sur le mur : cela demande un "coup d'œil", de l'audace, de la vitesse, de la créativité pour décliner les couleurs, composer un motif, inclure son image dans un cadre et jouer avec les formes, les couleurs, le grain du mur et du support.



Miss Tic disait de ses poèmes qu'elle bombe inlassablement sur les murs, que sa "poésie est une poésie vraiment engagée". Pour être engagé, on est vraiment engagé.... Quel pochoiriste n'a pas eu maille à partir avec la police? Bombes confisquées, fouille au corps, grilles déchirés et nuits au commissariat?

Il faut vraiment avoir quelque chose à dire ou à exprimer pour reprendre le chemin de la rue avec ses bombes et ses cartons! Et pourtant, malgré le risque (ou peut être par goût du risque), on y retourne, encore et encore!

C'est pour toutes ces raisons que la technique du pochoir s'est invitée dans ce projet autour de l'engagement.

6. Des ressources pour approfondir la réflexion

Cette section comprend un certain nombre de ressources qui constituent un matériau précieux pour approfondir et élargir la réflexion amorcée par « *La question du devoir* ». En effet, multiples sont les angles d'analyse qui peuvent être envisagés, et nombreux sont les liens qui peuvent être faits avec des questions et des sujets connexes. Le principe est simple. Si une ou plusieurs de ces références éveillent votre intérêt pour être exploitée en classe, nous vous invitons à vous en servir comme d'un *support* pour une discussion philosophique.

Les deux textes suivants nous paraissent être des matériaux d'un intérêt précieux pour susciter avec des jeunes une réflexion sur l'engagement. S'ils sont issus de deux films au scénario bien différent (et proviennent de deux époques bien différentes), leur portée universelle est toutefois indéniable.

« V pour Vendetta », de James McTeigue (2006)

« Bonsoir Londres. Permettez-moi tout d'abord de vous présenter mes excuses pour cette interruption. J'aime, comme beaucoup d'entre vous le confort du train-train quotidien, le sentiment de sécurité et la tranquillité que procure ce qui est familier et répétitif. Je les apprécie, comme tout un chacun.

Mais dans cet esprit de commémoration qui prévoit que les événements importants du passé, habituellement associés à la mort d'un individu, ou à la fin de quelque horrible bataille sangoureuse, soient célébrés par de sympathiques congés, j'ai pensé que nous pourrions célébrer ce 5 Novembre, jour hélas oublié, en consacrant un court instant de notre vie quotidienne à nous asseoir et à bavarder un peu.

Il existe bien sûr des personnes qui ne veulent pas que nous parlions. Je soupçonne qu'en ce moment même, des ordres soient aboyés dans des téléphones et que des hommes armés vont bientôt se mettre en route. Pourquoi ? Parce que même si l'on peut substituer la matraque à la conversation, les mots conserveront toujours leur pouvoir. Les mots sont le support de la compréhension et, pour ceux qui les écouteront, l'énonciation de la vérité. Et la vérité c'est que quelque chose va très mal dans ce pays, n'est-ce pas ?

Cruauté et injustice. Intolérance et oppression. Et là où, auparavant, vous aviez la liberté de faire des objections, de parler comme bon vous semblait, vous avez maintenant des censeurs, des systèmes de surveillance vous contraignant à la conformité et sollicitant votre docilité.

Comment est-ce arrivé ? Qui est à blâmer ? Bien sûr, il y a ceux qui sont plus responsables que les autres et qui devront en rendre compte mais... Encore dans un souci de vérité, si vous cherchez un coupable, regardez simplement dans un miroir.

Je sais pourquoi vous l'avez fait. Je sais que vous aviez peur. Qui pourrait se vanter du contraire ! Guerre, terreur, maladie. Une myriade de problèmes a contribué à perturber votre jugement et à vous priver de votre bon sens. La peur a pris ce qu'il y a de meilleur en vous. Et dans votre panique vous vous êtes tourné vers Adam Sutler, aujourd'hui Chancelier.

Il vous a promis de l'ordre, il vous a promis de la paix. Tout ce qu'il a demandé en échange, c'est votre consentement silencieux et docile. Or, la nuit dernière, j'ai cherché à mettre fin à ce silence ! La nuit dernière, j'ai détruit le grand tribunal d'Old Bailey pour rendre la mémoire à ce pays.

Il y a plus de 400 ans, un grand citoyen a voulu ancrer à jamais le 5 Novembre dans nos mémoires. Il espérait rappeler au monde qu'impartialité, justice et liberté sont plus que des mots, ce sont des principes. Alors si vous n'avez rien vu, si vous ignorez toujours les crimes de ce gouvernement, je vous suggère de ne pas commémorer le 5 Novembre.

Mais si vous voyez ce que je vois, si vous ressentez ce que je ressens, si vous désirez ce que je désire, alors rangez-vous à mes côtés dans un an à compter d'aujourd'hui devant les grilles du Parlement, et ensemble, nous leurs offrirons un 5 Novembre gravé à jamais dans les mémoires ! »

« The Network », film de Sidney Lumet (1976)

«Je n'ai pas à vous dire que les choses vont mal. Tout le monde sait que les choses vont mal. Nous traversons une dépression. Tout le monde est sans travail ou a peur de perdre son travail. Le dollar a perdu sa valeur; Les banques se prosternent; Les commerçants gardent un pistolet sous le comptoir; Les punks errent sauvagement dans les rues, et il n'y a personne qui semble savoir quoi faire, et tout cela semble ne pas avoir de fin.

Nous savons que l'air n'est plus respirable et que notre nourriture est impropre à la consommation. Et nous restons assis à regarder nos écrans, alors qu'un producteur local nous dit qu'aujourd'hui, nous avons eu quinze homicides et soixante-trois crimes violents, comme si c'était comme ça que les choses étaient censées se passer !

Nous savons tous que les choses vont mal - pire que mal – elles deviennent dingues. C'est comme si tout le monde devenait fou, de sorte que nous ne sommes plus capables d'aller au dehors, dans le monde extérieur. Nous restons assis dans nos maison, et lentement, le monde dans lequel nous vivons se rétrécit de plus en plus, et tout ce que nous disons est: «Veuillez nous laisser au moins nos salles de séjour. De grâce, laissez-nous nos grille-pain, nos télévisions et nos radiateurs, et nous ne dirons rien. Et puis laissez-nous simplement tranquilles.

Eh bien, je ne compte pas et je ne vais pas vous laisser seul.

Je veux que vous vous mettiez en colère !

Je ne veux pas que vous protestiez. Je ne veux pas que vous preniez part à des émeutes. Je ne veux pas que vous écriviez à votre député, parce que je ne saurais pas quoi vous dire d'écrire. Je ne sais pas quoi faire à propos de la crise et de l'inflation, des Russes et des crimes dans les rues.

Tout ce que je sais, c'est que, tout d'abord, il faut que vous vous mettiez en colère.

Vous devez dire: «Je suis un être humain, bordel ! Ma vie a de la valeur! »

Ensuite, je veux que vous vous mettiez debout, désormais. Je veux que vous vous leviez de vos fauteuils et de vos chaises. Je veux que vous vous leviez maintenant et que vous alliez à votre fenêtre, que vous l'ouvriez et que vous vous lâchiez et criiez,

"Je suis fou de rage,

Et il n'est pas question que je supporte ça plus longtemps ! »

Sources écrites

Xavier Pommereau, *Le goût du risque à l'adolescence*, Albin Michel, 2016

Parce que qui ne risque rien n'a rien, les ados veulent explorer le monde, tester leurs limites, se mettre à l'épreuve. Ils ont besoin de jouer à se faire peur, rechercher les sensations fortes, s'exposer à un danger pour se prouver qu'ils sont capables, et le faire reconnaître par leurs pairs afin de se singulariser et être populaires... À la prudence que leur recommandent les adultes, ils opposent l'audace.

Xavier Pommereau explore ces enjeux à la lumière des risques d'aujourd'hui : le numérique et les écrans, les drogues, la sexualité et les rencontres (virtuelles ou réelles), les évitements phobiques... Mais aussi la peau comme surface de projection, le registre alimentaire et ses excès, ou encore, depuis peu, l'appel des sirènes du djihad... Il explique aux parents et aux adultes comment décoder le comportement des ados et, sans être constamment sur leur dos, les laisser prendre des risques en assurant un cadre suffisant et en misant sur le dialogue. Il leur donne des clés, car prévenir vaut toujours mieux que guérir, afin d'accompagner cette belle aventure que peut être l'adolescence.

Gérald Bronner, *La démocratie des crédules*, PUF, 2013

Pourquoi les mythes du complot envahissent-ils l'esprit de nos contemporains ? Pourquoi le traitement de la politique tend-il à se « peopoliser » ? Pourquoi se méfie-t-on toujours des hommes de sciences ? Comment un jeune homme prétendant être le fils de Mickael Jackson et avoir été violé par Nicolas Sarkozy a-t-il pu être interviewé à un grand journal de 20 heures ? Comment, d'une façon générale, des faits imaginaires ou inventés - voire franchement mensongers - arrivent-ils à se diffuser, à emporter l'adhésion des publics, à infléchir les décisions des politiques, en bref, à façonner une partie du monde dans lequel nous vivons ? N'était-il pourtant pas raisonnable d'espérer qu'avec la libre circulation de l'information et l'augmentation du niveau d'étude, les sociétés démocratiques tendraient vers une forme de sagesse collective ?

Cet essai vivifiant propose, en convoquant de nombreux exemples, de répondre à toutes ces questions en montrant comment les conditions de notre vie contemporaine se sont alliées au fonctionnement intime de notre cerveau pour faire de nous des dupes. Il est urgent de le comprendre.

Gérald Bronner, *La pensée extrême*, PUF, 2016

Comment expliquer la rationalité paradoxale de ceux qui s'abandonnent à la folie du fanatisme ? Gérald Bronner défait un certain nombre d'idées reçues sur leur profil et leurs intentions, à travers l'exploration d'un univers mental mal connu et qui, à juste titre, fait peur.

En convoquant les travaux les plus récents de la sociologie, des sciences politiques et de la psychologie cognitive, son texte dessine un portrait inédit d'un mal qui ronge les démocraties contemporaines : la radicalisation des esprits. S'appuyant sur de nombreux exemples et expérimentations de psychologie sociale, il propose un descriptif des étapes qui conduisent au fanatisme et quelques solutions pour aider à la déradicalisation.

Tristan Garcia, *La vie intense*, Autrement, 2016

Au XVIIIe siècle, un nouveau fluide fascine le monde : l'électricité. L'intensité devient un idéal ordinaire pour l'homme et un concept savant de philosophie, de la « puissance » nietzschéenne au « vitalisme » de Gilles Deleuze, de l'excitation nerveuse des libertins à l'adrénaline du désir, de la performance et des sports extrêmes... L'intensité est une puissance qui organise le monde et vivre le plus fort possible représente la valeur suprême de l'existence. Un idéal contemporain séduisant mais aussi un piège, qui produit peut-être le contraire de ce qu'il promet.

David Le Breton, *Penser l'adolescence*, Presses Universitaires de France - PUF / Fondation Nestlé France, 2016

Dans un monde où règnent des représentations parfois négatives de l'adolescence, la socio-anthropologie propose une lecture de cet âge de la vie à partir d'un exercice de compréhension reposant sur l'analyse de leurs discours. Que disent les adolescents de leurs propres comportements ? Quels sens leur donnent-ils ? À la fois représentants des sociétés contemporaines dans lesquelles ils grandissent et de l'histoire humaine qui se perpétue, ces adolescents réactualisent dans le contexte d'aujourd'hui des enjeux traditionnels liés au devenir adulte. Ainsi se révèlent-ils différents des adolescents d'hier tout en leur ressemblant... À partir des travaux de chercheurs en socio-anthropologie, cet ouvrage souligne la portée précieuse d'une approche spécifique de l'adolescence, qui redonne aux acteurs – les jeunes eux-mêmes – leur place, et qui invite le lecteur à se méfier des discours stigmatisants, voire pathologisants à leur égard.

Morgan Sportes, *Tout tout de suite*, Livre de poche 2012

Louise Michel, *Matricule 2182*, Dauphin, 2008

Henri Bernad, *La résistance 1940-1945*, RdL, 1968

Samantha Longhi, Benoît Maître, *Paris pochoirs*, Alternatives, 2011

Luther Blissett, Sonja Brünzels, *Manuel de communication-guérilla*, Zones, 2011

Carlo Strenger, *La peur de l'insignifiance nous rend fous*, Pocket, 2016

Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu, La découverte*, 2011

Miguel Benasayag et Florence Aubenas, *Résister, c'est créer*, 2002

Jann-Marc Rouillan, *De mémoire*, Agone, 2009

Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, *Pourquoi les riches sont-ils de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres ?*, *La ville brûle*, 2014

Charles Dantzig, *Histoire de l'amour et de la haine*, 2015

Sorj Chalandon, *Le 4e mur*, Livre de poche, 2014

Mary Dorsan, *Le présent infini s'arrête*, P.O.L., 2015

Jean Paul Sartre, *Les mains sales*, Gallimard, 1948

Anonyme, *Une femme à Berlin*, Gallimard, 2006

Philippe Gutton et Joëlle Bordet, *Adolescence et idéal démocratique*, In Press, 2014.

Sources radiophoniques

La tête au carré, France Inter

« La pensée extrême »

<https://www.franceinter.fr/emissions/la-tete-au-carre/la-tete-au-carre-10-fevrier-2016>

Pour comprendre comment des gens en viennent à croire à des choses irrationnelles, il faut s'interroger sur le fonctionnement de nos croyances, et de nos raisonnements. Grâce aux recherches en cognition sociale et psychologie cognitive nos invités analysent le processus de radicalisation, mais aussi la façon d'entraîner son esprit à la pensée critique. Car mieux comprendre nos automatismes mentaux, nos biais cognitifs et culturels, c'est apprendre à penser librement.

Les idées claires, France Culture

« Un terroriste n'est pas un résistant »

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-idees-claires/un-terroriste-n-est-pas-un-resistant>

La confusion entretenue entre ces deux types est un des symptômes du délabrement intellectuel et moral de notre époque. Il faut lui résister.

« Beaucoup de malhonnêtetés naissent quand on massacre la langue, brouillant les cartes, intervertissant les rôles des victimes et des bourreaux, abolissant les distinctions et les hiérarchies en de crapuleuses orgies de concepts et de sentiments qui altèrent la vérité », écrit Claudio Magris dans Utopie et désenchantement. Oui, il faudrait faire subir au lexique que nous utilisons des examens périodiques de signification. Cela éviterait qu'une clique de sophistes, déterminés à nous faire prendre leurs vessies pour des lanternes, s'acharne à ruiner le sens des mots, en brouillant les définitions.

LSD, La série documentaire, France Culture

L'ambition de cette émission est de donner quelques échos du réel en cinquante minutes. Chaque semaine, elle décline un grand sujet en quatre volets : un thème, quatre épisodes. Et le documentaire devient feuilleton. Les documentaristes peuvent y investir de nouveaux territoires avec des séries philosophiques, sociétales ou historiques. Aujourd'hui, les auditeurs composent eux-mêmes leurs programmes. Le côté éphémère du documentaire radiophonique perd donc un peu de son sens puisqu'on a la possibilité de rattraper ce qu'on a raté. Ce qui change essentiellement, c'est le format. L'envie de l'équipe de LSD, elle, demeure toujours la même : raconter le monde.

Dans son format de feuilleton en 4 épisodes, elle décline de nombreux thèmes également pertinents en matière d'engagement : l'influence de nos milieux d'origine, la diversité, vieillesse et engagement, les philosophes emprisonnés, le populisme, la transmission, les jeunes et l'avenir, les jeunes et l'engagement ou encore les violences faites aux femmes.

Un exemple : « les engagés volontaires : se battre pour des idées »

<https://www.franceculture.fr/emissions/series/engages-volontaires-se-battre-pour-des-idees>

1. Tous les guerriers vous le diront, ils ont lu les mauvais livres et rêvent de marcher dans les pas des héros. Sur quels terrains culturels, psychiques et affectifs s'enracinent les motivations de l'engagement armé ? Où Lord Byron, le Che, et les djihadistes ont des affinités.

2. Quand les femmes racontent leurs expériences de la guerre, elles écornent les mythes et discours héroïques. Où les compagnons de combat sont toujours décevants, dans les rangs des milices et Brigades internationales en 1936, ou du djihad aujourd'hui.

3. L'Ex-Yougoslavie est l'antichambre des conflits actuels où se rencontrent ceux qui ont dédié leur vie à la guerre. Ils ont goûté sa démesure, à leur tour ils veulent leur part du royaume et refusent d'abandonner la puissance des armes. Quelles sont les responsabilités des états occidentaux ?

4. Kobané, Afrin, Mambij, ils y étaient. Ils voudraient repartir. Là-bas, ils ont vibré et donné un sens à leur existence. L'engagement par les armes est-il une folie, ou l'expression de la fidélité à des idées, donc d'une liberté totale ? Portons-nous tous en nous le germe de l'engagement volontaire ?

Les pieds sur terre, France Culture

« Désobéir en psychiatrie »

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre/desobeir-en-psychiatrie-r>

Les règles sont édictées pour le bien commun, mais ils les contournent au nom de ce même bien commun. Deux jeunes psychiatres nous donnent leurs interprétations de ces contradictions, et révèlent quelques-unes de leurs techniques de survie en milieu psychiatrique.

Les Pieds sur terre est une émission de documentaire radiophonique d'une demi-heure diffusée du lundi au vendredi de 13 h 30 à 14 h sur France Culture, et produite depuis 2002 par Sonia Kronlund. Elle traite de façon percutante et originale de nombreuses questions d'actualité pertinentes, notamment au regard de l'engagement : le consentement, les migrants, Cédric Herrou, la solidarité, les « super-héros » de l'engagement, la désobéissance ou encore « 7 citoyens qui changent le monde »

Sources audio-visuelles

The Gatekeepers, Dror Moreh, 2012.

The Gatekeepers est un documentaire qui montre les confessions ahurissantes de six anciens chefs du Shin Beth, le Service de la sécurité intérieure d'Israël. Un film explosif, nommé aux Oscars, qui éclaire trente ans de lutte antiterroriste et d'errements face à la question palestinienne. Un film qui interroge en profondeur la difficulté de parfois distinguer engagement et terrorisme.

La bataille de L'eau Noire, Benjamin Hennot, 2016

Belgique, 1978. Le Ministre des Travaux publics projette un immense barrage dans la vallée de l'Eau Noire, en amont de la petite ville de Couvin. Mais les habitants se transforment en de fiers irréductibles et livrent une flamboyante guérilla... Un film choral qui communique la joie et la force d'un mouvement populaire en tous points exemplaire.

Ils étaient les Brigades Rouges, Mosco Boucault, 2011

En Italie, depuis les « années de plomb », quarante années ont passé et les ex-brigadistes ont pour la plupart purgé leurs peines de prison. Aujourd'hui, ils ont repris une activité professionnelle et ont accepté de raconter leur expérience au documentariste Mosco Levi Boucault. Alors qu'une militante de gauche anonyme resitue leurs témoignages dans le contexte de l'époque, ils se souviennent... De leur enfance à leurs années d'apprentissage, de leurs luttes syndicales à leur engagement corps et âme dans les Brigades rouges, quatre parcours personnels dessinent une histoire collective. "Ce ne sont ni des fous ni des martiens", explique le réalisateur, mais des Italiens ordinaires, fils de paysans ou d'ouvriers, qui avaient 20 ans dans les années 1970 et se sont engagés dans un combat meurtrier contre l'État. Un film captivant sur l'histoire complexe des "années de cuivre" (selon le mot de l'écrivain Erri De Luca) en Italie.

Il Fare Politica, Hugues Le Paige, 2005

Pendant 23 ans, Hugues Le Paige a filmé quatre personnes dans un petit village de Toscane. Il a suivi leur évolution politique et personnelle. A l'origine, ils étaient membres du PCI, parti communiste italien aujourd'hui disparu qui a marqué très profondément leur culture comme celle de toute cette région. Un premier film a été réalisé au bout de dix ans, les tournages se poursuivant au gré des événements et de leur vie personnelle. Vingt ans après le début de l'expérience, le réalisateur a repris l'ensemble des images filmées et effectué un dernier tournage en forme de bilan. Dans l'Italie de Berlusconi, que sont devenus ceux qui voulaient changer le monde ? Quel sens a aujourd'hui leur engagement politique ?

Tous au Larzac, Christian Rouaud, 2011

Les derniers jours de Che Guevara, Ten Anspach, 2008

Che Guevara, mort et légende d'un révolutionnaire, Stefano Missio, Raffaele Brunetti, 2007

Mohammed Ali, le plus grand, William Klein

RÉSISTANCE OU TERRORISME ?

<http://www.ism-france.org/analyses/Palestine-la-voie-de-la-resistance-populaire-article-20224>

<http://amis-alrowwad.org/Le-mouvement-palestinien-de>

<https://blogs.mediapart.fr/fxavier/blog/101012/palestine-resistance-ou-terrorisme>

<http://www.cafes-citoyens.fr/comptes-rendus/371-terrorisme-et-ou-resistance>

Voir : <http://www.atlantico.fr/decryptage/comment-definir-terrorisme-aujourd-hui-christophe-soullez-alain-bauer-terrorismes-dalloz-editions-2223547.html>



Compagnie professionnelle de théâtre jeune public implantée à Namur depuis 50 ans, le Théâtre des Zygomars crée des spectacles, organise des stages, des ateliers et des formations, et propose une exposition de marionnettes « D'un continent à l'autre, les marionnettes s'exposent ».

A côté de « La question du devoir », nous avons 4 spectacles en tournée actuellement :

Macaroni ! (dès 8 ans), alliant marionnettes à gaine, théâtre, musique et vidéo, nous raconte l'histoire de François, 10 ans, et de son grand-père, immigré italien venu en Belgique pour travailler dans la mine.

Dans ma rue (dès 7 ans) est un spectacle drôle et poétique qui, sur fond de chanson réaliste, donne envie de devenir « zempathique », c'est-à-dire, de s'intéresser aux gens ! A commencer par ses voisins...

Raoul (dès 5 ans), petite forme tout terrain alliant théâtre, marionnettes et kamishibai. Deux comédiennes interprètent deux histoires de V. Zabus : « La sorcière de la rue potagère » et « Le village qui murmurait ».

Incroyable (dès 10 ans), monologue nous racontant l'histoire de Jean-Loup, un garçon curieux. Curieux de tout, mais aussi curieux, bizarre. Cette fable initiatique nous fait réfléchir sur comment s'en sortir dans la vie quand on n'a pas toutes les chances de son côté.

L'EQUIPE DE « LA QUESTION DU DEVOIR »

Ecriture : Emilie Plazolles en collaboration avec Yannick Duret et Gilles Abel

Mise en scène : Emilie Plazolles

Interprétation : Yannick Duret et Gilles Abel ou Emilie Plazolles

Visitez notre site : www.theatredeszygomars.be
Coordonnées : Rue Emile Vandervelde, 6c à 5020 Flawinne TEL : 081/22 91 71
administration@theatredeszygomars.be